

Le Ceva développe la culture d'algues pour ensuite mieux l'intégrer à des projets d'AMTI.



Guillaume Joris

Aquaculture

Le multitrophique, en quête d'identité

L'aquaculture multitrophique intégrée se pare de nombreuses vertus, environnementales et économiques, difficile pour le moment à démontrer et même à définir.

Deux rendez-vous ont réuni les acteurs de l'aquaculture multitrophique intégrée, l'AMTI, en Bretagne en mai et juin dernier. L'un à Agrocampus Rennes, l'autre au centre d'études et de valorisation des algues, le Ceva, dans les Côtes-d'Armor. L'occasion de tenter d'établir une définition claire de ce mode de production. Et l'affaire semble ardue. « Les ostréiculteurs installent souvent des bigorneaux dans les poches à huîtres, est-ce de l'aquaculture multitrophique intégrée ? », lance un des participants durant les ateliers organisés à Rennes. Pas de réponse. Les participants ont bien du mal à trouver une définition commune aux différents modèles expérimentés. Mais une ébauche, rédigée par des scientifiques, existe d'ores et déjà : « L'AMTI, c'est au moins deux espèces marines que l'on cultive et qui sont directement connectées par des flux d'eaux. Chaque groupe doit être géré et récolté. La gestion peut être opérée par une ou plusieurs entreprises. »

En France, on trouve des binômes huîtres-bigorneaux, algues-huîtres ou poissons-algues. Le Ceva compte aller plus loin en lançant en septembre le projet Amima

dans l'estuaire du Trieux, dans les Côtes-d'Armor. « Nous allons établir une méthode et trouver des outils d'aide pour les professionnels et les pouvoirs publics afin de les aiguiller dans l'élaboration d'une réglementation adaptée », explique Bertrand Jacquemin, chef de projet au Ceva. Les premiers résultats d'Amima sont attendus en 2021.

En Écosse, c'est un trio qui a été testé dans les années 2000 avec l'association de l'élevage de saumon à la culture de laminaires, *Saccharina latissima*, et d'oursins violets, *Paracentrotus lividus*. Il a donné « des résultats positifs, les algues ont bien poussé et les oursins ont éliminé une partie des déchets de la colonne d'eau, autour des cages », explique Lans Brunner de la Scottish association for marine science. Ce site a depuis été fermé pour des raisons de changement de direction. Un autre site, à travers le projet Idream, a ouvert à Loch Fyne, toujours au nord-ouest de l'Écosse, sur le même principe. « Ce type d'exploitation nécessite beaucoup d'espace, souligne-t-il, un hectare dédié au saumon exige dix hectares d'algues afin de réduire de 10 % les émissions d'azote. » Tout l'enjeu est justement d'optimiser sa concession en privilégiant un système à étages, des algues élevées sous les

cages de truites par exemple. Car sur le littoral, chacun se bat pour son carré de mer.

INQUIÉTUDE

L'AMTI peut également être une réponse aux rejets importants générés par la pisciculture en exploitant des organismes « déchetivores » comme l'holothurie ou l'oursin. Mais attention prévient un participant aux ateliers rennais, « il ne faut pas opposer l'aquaculture conventionnelle à l'AMTI », « pourtant, rétorque une participante, les arguments en faveur de l'AMTI se basent sur l'intérêt environnemental, sous-entendant que ce n'est pas le cas dans l'aquaculture conventionnelle ».

Mais rien n'est moins sûr. « En milieu ouvert, il est extrêmement difficile de démontrer la pertinence de l'AMTI », souligne Bertrand Jacquemin qui préconise de concevoir des bio-indicateurs. Une suggestion saluée qui fait réagir Lans Brunner : « Je souhaite bon courage à ceux qui vont s'y atteler, le travail est colossal. » Colossal mais indispensable, d'autant plus pour faire accepter ce type de projet. En effet, une étude de l'unité de recherche Amure de Brest montre que les Bretons s'inquiètent de l'impact de l'AMTI sur la qualité de l'eau, l'invasion d'espèces et la détérioration du paysage.

Julie Lallouët-Geffroy
et Guillaume Joris

➤ L'AMTI ET L'AQUACULTURE TRADITIONNELLE NE S'OPPOSENT PAS.